

UDOLWYCE

Par Michaël (@mimiryudo)

1 – L’Ombre

Alice était née en juillet, et l’Ombre aussi.

Alice dormait au premier étage d’une vaste maison en briques, dans un beau berceau bleu. L’Ombre ne dormait pas. Elle avait traqué l’enfant pendant huit jours et touchait à son but. A quelques centaines de mètres d’Alice, la flaque ténébreuse approchait.

L’Ombre remonta la rue, rampant comme les têtes d’une hydre d’un lampadaire à l’autre. Elle était indépendante et avançait là où la lumière lui fournissait un territoire à obscurcir. Sur les briques du mur d’enceinte, elle étendit lentement un de ses tentacules sombres, qui s’éleva sur deux mètres et redescendit de l’autre côté. L’appendice coulisssa jusqu’au parterre de fleurs bordant le jardin, s’entortilla autour d’un rosier, l’enlaça lentement, avançant avec patience jusqu’à la plus épanouie des roses et s’étendit sur elle pour la recouvrir entièrement. Lorsqu’il se retira, la rose disparut.

D’autres tentacules suivirent. Le mur se couvrit rapidement de dizaines de dendrites funestes, qui coulissèrent sur le massif fleuri, puis s’étendirent sur la pelouse. L’Ombre passa sous la balançoire et se dirigea vers l’allée. Elle la remonta en profitant de l’aube tardive, esquivant l’ombre portée par un arbuste au pied de la fenêtre de salon. Elle passa négligemment sur un ballon d’enfant et un camion en plastique ; elle les enveloppa et ils n’existèrent plus.

L’Ombre se faufila sous la porte, s’éleva sur les murs de part et d’autre du couloir. Le salon fut envahi par le monstre. Le père détourna son regard étonné de la fenêtre et vit son fils disparaître sous l’enveloppe d’ébène. Il bondit en direction du canapé, et les ténèbres se refermèrent sur lui.

Quand la lumière apparut à nouveau dans le salon, elle n’avait plus personne à éclairer. La télévision poursuivait son inépuisable laïus. L’Ombre fit demi-tour dans un ballet de tentacules.

Aucun obstacle ne pouvait plus contenir son inéluctable destinée. Le spectre sinistre serpenta sur les escaliers.

— Bonne nuit, ma Chérie, murmura la mère en éteignant la lumière de la chambre d’Alice, et en refermant la porte.

Elle n’eut pas le temps de voir l’Ombre englober la sienne, se resserrer sous ses pieds, remonter sur ses jambes et la faire disparaître dans un monde sans lumière, avec une simplicité déconcertante.

L’Ombre n’était plus qu’à 3 mètres d’Alice. Elle étendit ses excroissances en direction du seuil de porte.

Elle s’arrêta net, bloquée : il n’y avait plus de lumière dans la chambre... L’Ombre ne pouvait avancer que sur la lumière ; nulle ombre ne peut progresser sans son énergie. Il fallait patienter

jusqu'au lendemain. Dès le premier rai de lumière filtrant dans la chambre d'Alice, l'Ombre pourrait finir son ouvrage et mettre un terme à sa quête de six jours. Elle n'avait nul besoin de repos, alors elle attendit.

Alice pleura. Elle n'avait pas faim, elle n'avait pas froid, elle n'avait pas sommeil. Elle ignorait que la mort l'attendait derrière la porte, derrière la nuit. Elle ignorait qu'elle était seule, que sa famille avait disparu dans l'obscurité. Mais un lierre grimpant lui enserrait les bras, et elle n'aimait pas ça.

La liane souleva Alice au-dessus de son lit, et la fit planer jusqu'à la fenêtre de toit.

L'Ombre perçut les mouvements d'Alice, et glissa sur les escaliers encore éclairés. Elle fonça par le salon, face à la fenêtre duquel l'arbuste était devenu un puissant saule pleureur. La lune était masquée par l'arbre colossal.

La liane tractait l'enfant vers le sommet de l'arbre nouveau, se faufilant au milieu des feuilles lancéolées. Les cris d'Alice redoublèrent d'intensité.

L'Ombre tourna subrepticement autour de l'arbre, allongea ses dendrites vers le moindre interstice. Elle chercha un interstice, un faisceau lumineux qui lui tracerait la route jusqu'à l'enfant : il n'y en avait pas. Les branches de l'arbre touchaient le sol, traçant une frontière entre l'ombre protectrice et l'Ombre prédatrice.

Une barrière feuillue pour protéger l'enfant... La situation ne manquait pas d'ironie. L'Ombre stoppa sa ronde autour du saule pleureur. Le silence retomba dans la nuit. Il fallait se rendre à l'évidence : ce soir, l'enfant était en sécurité.

Mais il finirait forcément par y avoir une faille, et l'Ombre était patiente.

Pour la famille d'Alice, tout était fini ; pour la fillette, tout commençait. Du tronc émergea une tige. De la tige poussa un pétiole. Du pétiole naquit un limbe. Moins d'une minute plus tard, l'arbre composite comportait désormais une feuille de 2 mètres semblable à celle du bananier.

La liane déposa délicatement Alice sur le limbe et se rétracta autour du tronc. La feuille de bananier s'enroula prudemment autour de l'enfant, remontant légèrement ses genoux écartés. Les branches du saule pleureur balayaient le sol avec une régularité métronomique. Le vent agitait légèrement la rivière à quelques centaines de mètres. Il n'y avait plus que des bruits apaisants dans la nuit.

Au bout de la rue, les lampadaires s'éteignaient à tour de rôle. Une silhouette mince et allongée remontait la rue d'un pas précis. Elle se détacha derrière le portail, qu'elle déverrouilla d'un geste sans hésitation.

L'Ombre remua faiblement, tentant de se nourrir de la discrète luminosité du début de nuit.

— Laisse tomber, Ombre.

La voix était profonde et douce, masculine. Avec ces trois mots, il était difficile de donner un âge à l'homme, mais il était facile de lui prêter une sagesse.

L'Ombre coula sous ses pieds mais rien n'advint. Il poursuivait sa lente marche vers l'arbre. Aucune lumière ne parvenait à l'environner, et sa silhouette restait impénétrable.

— Pars.

L'Ombre se retira. Elle savait que l'homme était fait de la même patience. Le tissu de feuilles s'entrouvrit. L'homme entra, et le rideau se referma derrière lui.

2 – Alice

— Whouu !

Alice glissait à une vitesse vertigineuse dans un toboggan de lianes, qui se formait et se déformait au fur et à mesure de sa descente. Elle atterrit au pied de l'arbre.

Quatre années s'étaient écoulées depuis son arrivée sous les gracieuses ramures. Elle avait appris à maintenir se retourner et se soulever sur une feuille de bananier, à attraper des fruits de plus en plus gros, à s'asseoir sur une branche de merisier, à ramper sur du chêne, à marcher au pied du saule...

L'arbre lui avait fourni de quoi se nourrir et de quoi s'amuser à volonté. Quand elle ne glissait pas sur un aventureux toboggan – chaque fois unique ! –, elle jouait aux billes avec des cerises et des baies d'aubépine, faisait tourner des citrons-toupies ou jonglait avec des pommes. Elle réinventait les majorettes avec un bambou, réinventait des sports olympiens dont elle n'avait jamais entendu parler et imaginait de nouvelles activités chaque jour. Ni elle ni l'arbre ne manquaient de ressources. Elle était libre de tout !

Ou presque.

L'Ombre rôdait toujours autour de l'arbre, attendant son heure, guettant la faille qui lui permettrait d'achever sa funeste mission.

Parfois, Alice s'asseyait près du tronc et elle avait l'impression de regarder l'Ombre dans des yeux imaginaires. Elle avait peur, car Pierre lui avait raconté les terrifiantes souffrances que subissaient les enfants avalés par le monstre ténébreux.

Pour s'assurer qu'Alice ne cède pas à la tentation de braver cet interdit, Pierre passait toutes ses journées avec elle. Il avait commencé à lui apprendre certaines choses que l'arbre ne pouvait pas lui inculquer : parler, compter, écrire, lire, reconnaître ses amis et ses ennemis, craindre le danger extérieur...

Pierre quittait l'arbre après qu'Alice se soit endormie, et revenait avant son réveil.

La fillette avait eu plusieurs fois l'occasion de le voir s'éclipser. Elle avait imaginé mille vies à Pierre : peut-être allait-il embarquer sur la rivière dont il lui avait parlé et qu'elle désirait tant voir, peut-être allait-il être mangé par l'obscurité... Elle avait déjà songé à le suivre pour le protéger – et peut-être pour qu'il la protège aussi un peu –, mais la seule pensée de l'Ombre suffisait à l'en

dissuader... Elle restait alors allongée dans son lit feuillu, sentant sa peau s'hérissier et se rafraîchir, ses dents s'appuyer les unes sur les autres et sa gorge se serrer.

Parfois, Pierre lui ramenait des trésors de ses escapades nocturnes : quelques biscuits, un peu de savon d'une odeur exotique, parfois même un livre... Alice en réclamait davantage, mais il lui avait expliqué qu'il fallait éviter les objets durables.

— Je te laisse ce livre le temps que tu le regardes. Il faudra me le rendre ensuite.

— Mais si je veux le relire après ? avait demandé Alice.

— Tu le reliras dans ta mémoire... Il faut garder l'arbre propre.

— C'est mon arbre !

— Il faut qu'il semble inoccupé à tout moment.

— C'est aussi pour ça que je dois enterrer mon caca ?

Pierre avait relevé les pommettes. Elle savait que c'était un sourire, et que ça équivalait à ses grands rires à elle. Elle s'entraînait parfois à ne pas rire aussi fort, pour être aussi discrète que Pierre. C'était peine perdue : ses mâchoires semblaient faites pour être grandes ouvertes.

Pendant ces quatre années, enfermée dans son ombrage, Alice avait eu l'occasion de se lier d'amitié avec quelques co-habitants de l'arbre. Ils avaient gardé le nom par lequel elle les avait rebaptisés deux ans auparavant : Creuil l'écureuil, Apain le lapin, Gorge le rouge-gorge, Terelle la tourterelle, Passon le pinson et – globalement – Canard tous les autres oiseaux. Cette amitié était dirigée dans un sens unique : la plupart des animaux évitaient la petite fille curieuse et joueuse qui les effrayait ou, a minima, les importunait.

Alice n'avait pas d'autre compagnie. A côté de l'arbre, la maison tombait à l'abandon. La télévision et l'électricité avaient été coupées depuis si longtemps qu'elle n'en avait gardé aucun souvenir. La demeure était retirée derrière son mur d'enceinte ; ainsi, peu de gens savaient qu'elle était mise en vente. Par ailleurs, les rares visites avaient pris des airs d'attraction de foire : Pierre faisait grincer tout ce qui pouvait produire des bruits désagréables, et l'arbre s'agitait sous des vents inexistantes pour fouetter les vitres.

La maison eut une réputation peu vendeuse, qui se répandit rapidement... Elle fut retirée des ventes des notaires et agences immobilières : plus personne ne voulait y mettre les pieds. Les cousins au deuxième degré de la mère d'Alice – sa seule famille, qui ignorait son existence – n'avaient pas les moyens de payer les frais de succession. Au fil des années, ils baissèrent drastiquement le prix de la maison. Les visites reprirent et Pierre faisait fuir les potentiels acheteurs ; il semblait préoccupé par l'idée que la maison puisse retrouver des occupants. Quant à Alice, elle s'amusait des talents d'imitateur et de ventriloque de son « parrain » (comme il s'était défini).

Un jour, Alice remarqua que l'Ombre avait disparu. Elle s'était tellement habituée à sa présence qu'elle ne pouvait pas dater précisément son départ. Peut-être était-ce il y a un jour, peut-être une semaine... Elle fut intriguée et en parla à Pierre.

— Je sais, avait-il simplement répondu. J'ai fait le tour du parc, elle n'y est pas.

- Peut-être qu'elle est morte ?
- Une ombre ne meurt pas. Elle se fait remplacer quand l'heure est venue.
- Alors elle est peut-être partie ? avait demandé Alice, la voix pleine d'espoir.
- Non, hélas non. Pas pour longtemps en tout cas.

Le lendemain donna raison à Pierre. L'Ombre était à nouveau dans le parc, se mouvant avec une longue forme linéaire bien plus inoffensive que celle tentaculaire qui donnait des cauchemars à Alice. Elle avait littéralement guidé une voiture jusqu'ici – un modèle imposant, de couleur blanche, aux vitres teintées.

Le véhicule resta un moment au milieu de l'allée. Les portes s'ouvrirent, un couple en sortit. Alice les observa depuis une branche de frêne. C'étaient des adultes, qui semblaient moins abîmés par le temps que Pierre. Ils regardèrent la maison un moment, tentèrent vainement d'ouvrir la porte d'entrée puis regardèrent les fenêtres, probablement à la recherche d'une de ces affiches avec un numéro comme Pierre en avait retirée une dizaine. Ils se firent signes l'un l'autre qu'ils ne trouvaient pas.

Pierre avait quitté l'arbre sans qu'Alice ne s'en rende compte. Quelques fenêtres grincèrent ; elle savait que le spectacle allait commencer. Toutefois, le couple ne sembla pas gêné dans sa découverte du parc. Quelques souffles bien étudiés donnèrent une vie fantomatique aux briques de la bâtisse. Aucune réaction. Le couple s'approcha du saule pleureur.

Pour la première fois, Alice comprit pourquoi Pierre était anxieux à l'idée que des gens puissent habiter la maison. Elle se colla au tronc, et sentit les yeux des adultes balayer l'arbre. Pouvaient-ils vraiment de ne pas la voir ? Si elle se montrait, ils l'obligeraient à sortir, et alors... Un frisson lui dressa les poils de nuque.

Les adultes ne dirent pas un mot, se détournèrent et retournèrent à leur véhicule. Ils agitèrent leurs bras et leurs mains, pour se montrer la maison et toutes sortes de choses, avant de monter à bord et s'éloigner en direction de la rue.

- Des sourds-muets, commenta Pierre revenu au pied de l'arbre.
- Qu'est-ce que c'est ? demanda Alice.
- Des gens qui n'ont pas peur des bruits effrayants.
- C'est elle qui les a amenés ?
- Oui.

Ils regardèrent l'Ombre, alignée sur l'obscurité portée par le mur d'enceinte. Petit à petit, elle commença à reprendre sa forme originelle. Une fois la voiture hors de portée, l'Ombre redevint une pieuvre obscure attendant au milieu du jardin.

- J'ai l'impression, dit Pierre, que les ennuis vont commencer.